

Camera Mentale

Marie-Noëlle Décoret expose au CHU Le Vinatier une série photographique intitulée *Chambres d'isolement*. De la chambre noire nécessaire à la prise de vue argentique à la chambre mentale, elle crée une histoire sans pathos où se magnifie le dénuement.

Marie-Noëlle Décoret s'est toujours revendiquée, en peinture comme en photographie, d'un certain classicisme. Ce ne sont donc pas des Nan Goldin, Jean Luc Moulène ou Cindy Sherman qui vont lui faire découvrir les possibilités de ce support mais bien les pionniers d'un genre alors en quête d'identité. Ces grands photographes du XIXème et début XXème siècle qui, face à la chambre noire, cherchent encore la mesure de la réalité ou du fantasme. Un August Sander par exemple dont les portraits amènent à la surface de l'image des visages d'ouvriers, de femmes du monde avec la crudité d'un Otto Dix. Edward Steichen cadrant les paysages en un romantisme exacerbé ou encore le fameux Gaëtan Gatian de Clérambault, psychiatre de son état, auscultant l'absence des corps dans leur empreinte drapée. Marie-Noëlle Décoret découvre à travers eux une histoire et un médium.

Ses premiers travaux se rapportent directement à cette inscription de l'image dans l'histoire. " C'était une évidence pour moi de rapprocher la photographie de la révolution industrielle dont le chemin de fer reste l'emblème ". Et dans ce parcours, elle choisit les tunnels car lieux de transit et de nulle part. " Le chemin de fer est historiquement associé à l'avènement de l'image fixe. En m'immergeant dans la profondeur des tunnels et en me positionnant face à la trouée sur l'extérieur, j'essaie de saisir avec mon appareil le passage de l'ombre à la lumière, du noir au blanc, du plein au vide. Je suis somme toute au centre de la camera obscura, au cœur du processus photographique. C'est ce que je tente de révéler par la photographie même ". Alors l'artiste part à la recherche de ces ruines adossées aux montagnes, perdues le long de rails rouillés " des lieux de passage où le corps continue son voyage ".

Au final, de grands tirages en noir et blanc où s'ouvre l'obscurité toujours ronde - comme celle de l'objectif - de l'architecture d'un tunnel. Cette obscurité percée d'une éblouissante béance dont on pressent l'artifice et l'obsolescence mais qui fonctionne pour nous comme une invitation à la traversée. On n'est pas loin de la jeune Alice se précipitant dans un gouffre où le temps peut s'agiter hors de toutes règles.

Justement, Marie-Noëlle Décoret travaille sur le temps, contre et avec le temps. Quand un sujet l'interpelle, elle s'y concentre et s'y investit sans fléchir et sans compter, s'obligeant à s'extraire de tout effet d'actualité ou de rapidité, toujours fidèle à son objectif. Un an, trois ans, onze ans, dix-huit ans même. Qu'importe, elle gère sur la durée l'investissement nécessaire à ses recherches plastiques.

Ainsi, en parallèle aux *Tunnels*, elle entame une autre série, dite des *Portraits réfléchis* où elle pose la question primordiale du voir et du percevoir. Le principe de cette autre série est de fait, assez simple. L'artiste va s'intéresser à celles et ceux dotés d'une déficience visuelle, porteurs de lunettes et en faire, par la photographie, le portrait singulier. Avec son œil mécanique, M.-N. D. va rapporter sur l'objectif pour la prise de vue, l'optique à la correction ophtalmologique dont son modèle a besoin pour mieux appréhender le monde. Elle va ainsi mettre en avant cet infime nécessaire et indispensable à son sujet. " Pour les *Portraits réfléchis*, la déficience visuelle devient la caractéristique de la prise de vue. On approche la chambre de l'œil, l'intime, où la lésion du modèle va se fondre dans son image ".

Les photos saisies dans le cadre des *Portraits réfléchis* s'offrent à priori le luxe de la distorsion, du flou, alors qu'elles sont conçues de façon quasi scientifique. Une évidente mise en scène de ce que le « Je » peut voir, mais aussi de ce qu'il partage ou non avec d'autres. Des différences, des accidents visuels qui se projettent comme autant de possibles. Marie-Noëlle Décoret ne propose aucune illusion esthétique mais bel et bien un compte rendu clinique d'une lésion de l'œil mise en miroir pour la prise de vue. C'est bien ce qui manque à son modèle pour bien voir qu'elle approche et photographie dans son portrait.

Un travail sur le long terme à la manière d'un basique posant en continue la question du regard, de l'appareil photographique et de ce que l'œil associé à la mécanique argentique propose de diversité hors norme.

En 2006, Marie Noëlle Décoret intervient sur l'année au couvent de la Tourette avant restauration de cet espace patrimonial. Un lieu unique puisque signé par la figure tutélaire de l'architecte Le Corbusier. Mais le couvent de la Tourette reste ce qu'il est, un couvent dominicain fait pour l'exercice de l'étude et la recherche spirituelle. Lieu de l'homme pour l'homme encore, où l'artiste photographie les cellules, la surface des tables de travail, le mur leur faisant face et l'ouverture sur la véranda. À chaque solstice, chaque équinoxe, à la même heure, elle réitère les mêmes prises de vue sur l'année. Au dernier solstice, elle s'attarde aussi dans la bibliothèque.

Les images sont impressionnantes de rigueur. Le bois des tables s'offre comme autant de jeux de lumières et de matières, inscrivant en douceur les changements subtils de la chaleur et du froid. Un travail au final terriblement pictural, les volumes s'étant transformés en grands aplats. Cet espace de réflexion se recadre comme des tableaux d'où s'échappe de façon inattendue du temps où tout semble comme suspendu, en attente d'un autre passage, d'une lumière qui viendrait à nouveau redessiner couleurs et formes. L'homme invisible sur l'image imprime plus que jamais sa présence dans ce déroulement lent des saisons, de celui qui construit à celui qui l'habite.

Cette rigueur quasi monacale se retrouve dans la dernière série que Marie-Noëlle Décoret expose à la Ferme du Vinatier. Intitulée, *Chambres d'isolement*, elle est composée de vingt-six photographies fonctionnant en binôme. Il s'agit de prises de vue de treize chambres, faites au sein d'hôpitaux psychiatriques. À chaque fois et de manière systématique, l'artiste a fait deux prises de vue par chambre, une axée sur le lit, l'autre sur la porte.

Afin de ne laisser nulle place à un choix approximatif voire sentimental, toutes sont étalonnées à 2m20 de distance " il s'agit de la longueur du lit " et à une hauteur de 1m50. Cette discipline du point du vue lui permet d'évacuer tout pathos et de laisser place à l'architecture de l'espace, la force prégnante des lignes horizontales et verticales, les nuances de couleurs, les détails infimes de la structure.

" Dans les chambres d'isolement, il y a un dénuement extrême. Pour moi la photographie est toujours associée à ces espaces clos où le corps se construit, se fond ou résiste ".

Des tunnels au couvent de la Tourette il semble bien que Marie-Noëlle Décoret met en scène un infini cadrage. Elle compose avec rigueur à l'intérieur d'espaces déjà architecturés avec le mobilier dont les formes ne signifient rien d'autre que leur fonction. À elle d'extirper une ambiance dont le maître mot serait la sobriété. Le rond du tunnel ouvert comme une noire matrice, la cellule qui épouse la fenêtre et se tranquillise en lignes horizontales et enfin ces chambres conçues comme un espace mental. Il est impossible ici d'oblitérer la fonction de ces chambres ni leur aspect médicalisé. On entre ici en état de mal être, en état de choc, à un moment extrême de douleur, mais Marie-Noëlle n'a eu nul besoin de surligner la violence de ce propos.

Là, encore, pas de trace de corps, de figures humaines, pas de douleur voyeuriste. Cette volontaire absence laisse au contraire au spectateur la liberté de se plonger, se dissoudre dans cet anonymat. Le périmètre restreint et le dénuement complet de la pièce imposent la concentration de l'esprit. " Ces chambres parlent évidemment de la folie et ses démons. Ici, on doit se confronter au vide pour se ressaisir ".

Mais comme elle le dit, ces chambres d'isolement sont aussi des espaces intermédiaires. Un lit certes mais aussi une porte qui permet une entrée comme une sortie. " C'est un lieu de passage à un moment extrême de la maladie mentale. On sent une force contenue mais c'est moins l'architecture des lieux qui la suggère que l'air qu'on y respire. La neutralité habite la pièce. Dans les tunnels, le corps est dans le déplacement, dans un éphémère mouvement ; on entre pour sortir, on ne fait que passer. Dans les chambres d'isolement c'est différent, le corps est enfermé. On entre et on sort par la même porte, il n'y a qu'une issue. On est dans l'interrogation de la sortie. Ici, la question de la temporalité reste omniprésente ; on est allongé, couché, dans une situation d'attente ".

Des chambres de soins intensifs, des chambres d'isolement ou d'apaisement, elle photographie les différences, des portes en particulier. Portes qui se lisent comme des cadres à l'intérieur même de l'image qui s'ornent de poignée ou non ; portes toujours dotées d'oculus destinés à surveiller mais qui ouvrent aussi à la présence de l'extérieur, de l'ailleurs.

La démarche de Marie-Noëlle Décoret n'a rien du reportage. Pas de pathos, de démonstration, de valeur morale, de jugement. Juste la grande simplicité des lignes, le dépouillement total de l'image. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser c'est de cette extrême nudité que se crée l'émotion. Là encore la référence à la peinture est très présente. Les vues des lits font écho au tableau de Mantegna et de son Christ si curieusement allongé et disposé dans le cadre. Là aussi la lumière va créer des accidents infimes de couleur, de transparence de matière, se faire miroir et reflet. La codification de la prise de vue systématique fait penser au nombre d'or dont les peintres ont longtemps aimé la secrète arithmétique. C'est toujours sur la rigueur que Marie-

Noëlle Décoret s'appuie, comme si la beauté et l'émotion qui échappaient de ces photographies n'étaient qu'involontaires.

Hauviette Bethemont

Septembre 2012

Exposition Marie-Noëlle Décoret, *Chambres d'isolement*

La Ferme, CHU Le Vinatier

95, boulevard Pinel - 69500 - Bron

10 octobre – 7 décembre 2012

http://www.ch-le-vinatier.fr/documents/La_Ferme_du_Vinatier/documents/04_saisons_precedentes/saisons_culturelles/plaquette_web_2012_2013.pdf